

de crimes et de hontes on aurait épargnés à la France si l'on avait su prendre ce parti !

Après d'inutiles représentations, M. Boscary dut obéir aux derniers ordres qu'ait donnés son infortuné souverain. Il l'escorta jusqu'à l'Assemblée avec les grenadiers de son bataillon, les suisses et les grenadiers du bataillon des *Petits-Pères*. On sait avec quelle lâche perfidie la troupe de factieux qui s'intitulait *Assemblée nationale* répondit à la confiance de son roi qui avait cru trouver un asile dans son sein.

Au moment où le malheureux Louis XVI venait de se mettre entre les mains de ses plus cruels ennemis, M. Boscary avait compris que sa mission était arrivée à son terme et qu'il n'avait plus à défendre une royauté anéantie. D'un autre côté, il savait bien que les anarchistes ne pardonneraient jamais à ceux qui les avaient combattus avec tant de persistance. Aussi, en faisant ses adieux à ses braves et fidèles grenadiers, il les engagea à pourvoir chacun à leur sûreté et à se dérober aux vengeances de leurs implacables ennemis. L'avis n'était pas inutile ; tous ceux qu'on put saisir, même les simples gardes nationaux, périrent, ou dans les massacres de septembre ou plus tard sur l'échafaud. Qu'on juge du sort réservé à leur chef, si la faction dominante avait pu s'emparer de lui. Mais il sut se dérober à ses recherches avec autant d'adresse que d'intrépidité. Retiré dans la terre de Romaine, située en Brie, qu'il possédait de moitié avec son frère, on le voyait bien armé, parcourir ses bois pendant le jour, et se livrer au plaisir de la chasse qu'il avait toujours aimé. Seulement il avait soin de ne jamais coucher deux nuits de suite sous le même toit. La population du pays à laquelle il n'avait jamais fait que du bien, était hostile, en grande partie ; mais comme elle savait qu'il en eût coûté la vie à ceux qui auraient voulu